

nous trouvions.

Je tournai moi-même mes regards de ce côté et, sur la sommité du roc, j'aperçus un homme qui se dirigeait vers nous précipitamment. C'était bien Collard lui-même !... Le moment était décisif : le brigand, qui fondait sur nous pouvait nous atteindre dans quelques minutes ; j'allais à avoir à lutter avec lui, et, pour cette lutte redoutable, j'étais sans armes !... Mon sang, je l'aurais sacrifié volontiers... mais Maria, mais sa fille allaient devenir la proie d'un ennemi féroce... implacable !... J'étais hors de moi... mon désespoir s'exhalait en rugissements.

— Antonio, dit la comtesse, toute résistance serait inutile !... vous péririez sans me sauver... Il faut quitter ce bord funeste avec mon enfant !... Fuyez !... emportez-la !... sauvez-vous avec elle ; qu'elle vive, mon enfant !... Laissez-moi mourir seule...

Le monstre redouté approchait !..

— Espérance ! m'écriai-je tout à coup avec l'expression d'une joie extrême, noble dame, le ciel est pour nous !.. il nous envoie un moyen de salut !...

En effet, à quelques pas de nous, derrière un les rochers au pied desquels la mer brisait ses flots, je venais d'apercevoir une barque attachée contre le rivage : c'était la même dont le pêcheur, habitant de cette côte, se servait pour l'exercice de sa profession.

La comtesse s'était levée ; avec l'espérance, elle avait recouvré un peu de force, et tandis que rapidement je transportais son enfant dans l'esquif libérateur, elle était arrivée au bord de la mer. Je la plaçai elle-même dans la barque avec précipitation ; puis, à force de rames, en un instant nous fûmes loin du rivage.

— Il était temps !.. Nous n'avions encore parcouru qu'un très petit espace, lorsque Collard était parvenu à la place que nous venions de quitter. Qui pourrait exprimer la fureur qu'il laissa éclater en voyant sa proie lui échapper ?

— Une détonation d'arme à feu se fit entendre du côté du rivage : le coup était dirigé contre nous, car une balle siffla en passant sur notre tête. Mais la barque s'éloignait toujours, et, parvenu hors des atteintes du monstre, il nous fut enfin permis d'espérer que nous échapperions à ses poursuites.

— Toutefois, notre situation n'avait pas cessé d'être déplorable. En effet, au milieu des flots où nous avions lancé notre

frêle embarcation, que devenir ?.. Avancer vers la pleine mer, c'était nous exposer à nous voir engloutir sous les eaux ; revenir au rivage, c'était nous livrer à la féroce du scélérat que nous cherchions à éviter, et qui ne manquerait pas de rôder sur la côte, pour tâcher de nous surprendre à notre débarquement.

— Bientôt un vent violent se leva sur la mer, et nous fit craindre de nouveaux dangers. Malgré les efforts que je faisais pour ramer, la barque sur laquelle nous nous étions cherché notre salut ne put longtemps résister à l'action des vagues soulevées. Quelques instants ballottés sur l'élément orageux, nous crûmes ne pouvoir échapper au naufrage dont nous étions menacés ; mais le ciel, que nous invoquions avec ferveur, permit enfin que nous fussions poussés contre un récif qui s'élevait en forme d'île au milieu des flots en courroux. Je fus assez heureux pour fixer le frêle esquif, et je parvins, non sans difficultés, à mettre la comtesse Maria et sa fille à l'abri de la tempête, en les déposant sur l'esplanade nue du rocher.

— Mais, hélas ! ce bonheur ne fut pas de longue durée !... et la joie que j'éprouvais fit bientôt place dans mon cœur aux douleurs d'une funeste catastrophe !

— Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis que nous occupions le rocher. Maria, que tant de secousses avaient épuisée, sentit tout à coup revenir les accès d'une fièvre brûlante, qu'un espoir de salut avait momentanément calmée. Hélas ! ses forces physiques s'éteignaient par degrés, et la faiblesse toujours croissante où elle était réduite me donna la certitude que son heure dernière allait bientôt arriver !

— Mon cher Antonio, dit-elle d'une voix affaiblie, je ne puis plus me faire illusion sur mon état : je sens que la mort arrive, et que je n'ai plus qu'un moment de vie !... Je quitterais volontiers cette terre de douleurs, où mon existence fut si infortunée, si je n'y laissais mon enfant !... Mais l'idée du malheur réservé à cette innocente créature est pour moi, en ce moment, le plus cruel de tous les tourments !

— Antonio, pouvez-vous me jurer de rendre un dernier service à la malheureuse fille d'Anna ?

— Je ferai tout pour vous témoigner mes regrets, et vous prouver mon dévouement, lui répondis-je... Noble comtesse, qu'exigez-vous d'Antonio ?

— Écoutez-moi, dit-elle ; si

mon époux est encore en vie, et si vous pouvez vous-même échapper à la fureur des flots, vous remettrez mon enfant entre les mains de son père, en lui disant : " Maria a cessé de vivre, mais elle vous aime jusqu'à sa dernière heure ! " Si, au contraire, le comte a succombé à ses blessures, si ma fille ne peut être mise sous la protection de son père, Antonio, jurez-moi que vous la déroberez aux recherches de mes ennemis, qui sans doute deviendront les siens !... Jurez-moi que vous cacherez sa naissance à tout le monde !... Mieux vaut pour ma fille vivre inconnue qu'être à jamais exposée aux traits d'une redoutable et incessante persécution !

— Sur mon âme, lui dis-je, je jure de garder le secret sur l'existence de votre enfant !.. Je la révélerai à son père seul... comtesse de Morelly, je le jure !.....

— Les efforts que l'infortunée avait faits pour exprimer ses volontés avaient totalement épuisé ses forces. Etendue sur le rocher qui lui servait de couche, un instant elle demeura sans proférer une parole ; puis retrouvant encore un peu de voix au fond de sa poitrine oppressée :

— Antonio, je vais mourir !... dit-elle ; approchez de moi ma pauvre fille, que je lui donne un dernier baiser !....

— Je lui obéis en pleurant : sur son visage livide je posai le visage de son enfant, qu'elle baisa avidement ; puis j'entendis ces paroles errer faiblement sur ses lèvres décolorées :

— Ma fille votre protection !... mais à moi votre miséricorde, ô mon Dieu !... ..

— Elle avait cessé de parler... et, quand je relevai l'enfant qu'elle tenait embrassée, la comtesse n'existait plus !..

XXI

LA RECONNAISSANCE

En cet endroit de l'écrit d'Antonio, de longs sanglots éclatent autour d'Anselme.

— Maria !... Maria !.. s'écrie le comte de Morelly ; chère épouse, c'en est fait, tu ne repaîtras plus à mes vœux !.. Maria ! Maria ! j'irai bientôt te rejoindre... dans la tombe ! Un espoir consolateur jusqu'ici m'a fait supporter la vie ; mais aujourd'hui, si le glaive des bourreaux n'atteint point ma tête, oh ! je le sens, c'est la douleur qui me tuera !

— O mon malheureux ami, dit Anselme, avez-vous oublié que le ciel vous donna une fille, et que cette fille existe peut-être encore ? Antonio a échappé aux as auts de la tempête : qui vous

a dit qu'il n'a point sauvé l'enfant qu'il avait juré de protéger ?

Cette observation du vieillard opère dans l'esprit du comte une diversion soudaine :

Hélas ! dit-il, le désespoir égare ma pensée. Ma fille existait encore !... O mon Dieu !... ce bonheur, cette joie si douce, après tant de chagrins, me serait-elle, réservée ?....

Pendant que ces paroles sont échangées entre les deux amis, et tandis que Célestine verse un torrent de larmes, Berthaud, pour qui les détails qu'il vient d'entendre sur la mort de la comtesse ont été un trait de lumière, s'est saisi de la torche résineuse qui brûlait contre le pilier du souterrain, et s'est approché du cadavre d'Antonio, gisant sur la paille qui lui sert de lit funéraire. Un moment, il considère de près le visage de l'homme assassiné, et bientôt il fait retentir la voûte d'une exclamation de joie.

O mon Dieu !... mes amis !.. C'est ne !.. noble comte !... Je ne me trompe point : les traits de cet homme ne me sont point inconnus !.. C'est le même infortuné que je sauvai du naufrage, il y a quinze ans, et qui laissa dans ma cabane la jeune Célestine... la fille adoptive d'Anselme !..

— O Providence ! s'écrie Anselme lui-même en rappelant ses souvenirs ; moi aussi, dans cet homme j'ai tout à l'heure cru reconnaître l'étranger qui me confia un si précieux dépôt ; mais, incertain, je n'osais point manifester ma pensée.

— C'est bien lui, reprend Berthaud, en considérant de nouveau le cadavre ; cet homme que je vois là, est l'inconnu de la cabane !.. Célestine, vous avez retrouvé votre père !..

— Mon cœur aurait-il deviné la vérité, s'écrie le comte ?.. En voyant cette chère enfant, frappé de sa ressemblance avec Maria, je lui ai voué une vive tendresse... Ah ! ce sentiment si pur, si religieux, ne serait-il qu'une inspiration de la nature ?.. Oh !... mon âme, saturée de cruelles déceptions, n'ose croire encore à la réalité du bonheur qui m'est annoncé ! J'ai été si infortuné, jusqu'ici, que je tremble de voir s'évanouir la félicité que m'offre le présent. Ah ! si Berthaud se trompait !.. Mon généreux ami, au nom du ciel, ne prolongez pas plus longtemps mon supplice et celui de votre fille d'adoption !.. Achevez la lecture.

(A suivre)